

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 8 Juin 1861

No. 22.

SOMMAIRE.—Poésie : Les petits ballons gazeux. — Chronique. — Discours sur le P. Laurodaire par M. E. Sempé. — Guérison de Mme Rivard. — Procession de la Fête Dieu à Montréal en 1860, par M. C. P. B. élève de rhétorique au collège de Montréal. — Erratum.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Procession. — Nouvel ouvrage de L. Veillot. — Départ de M. Rameau. — Consécration de Mgr. Baudry, Evêque de Périgueux. — Une séance à l'Université Laval.

LES PETITS BALLONS GAZEUX.

On venait d'acheter pour Emile et pour Rose
Deux de ces ballons gracieux,
Que le gaz enfermé dans leur fin tissu rose
Force à s'élever vers les cieux,
Mais qu'on retient, pour cette cause,
Par un long fil, gardien du joujou précieux.

“ Enfants, leur dit le père, en jouant, prenez garde
“ De lâcher ce fil protecteur :
“ Si vous l'abandonniez un instant par mégarde,
“ Aussitôt... Votre serviteur !
“ Le ballon, comme un enchanteur,
“ Disparaîtrait si vite en fuyant dans l'espace,
“ Que vos regards en vain en chercheraient la trace.
“ Et maintenant vous êtes avertis.
“ Allez... ”

Voilà nos deux enfants partis.

Rose réfléchissant à ce qu'a dit son père.
Attache au bout d'un fil, de crainte d'accident,
Un contre-poids, un rien, une petite pierre...
Elle prie ensuite son frère
Pour lui-même d'en faire autant.

— Moi ! Pourquoi donc, répond Emile ;
Mais d'un seul doigt j'en tiendrais mille
De ces ballons : tant c'est léger...
Si pour le tien tu crains quelque danger,
Fais... Mais quant au mien, sois tranquille ;
Je n'ai pas peur de le lâcher.

L'imprudent ! à ces mots qu'il achevait à peine,
Trébûche, et dans sa chute, entrouvre par instinct
Sa main qui retenait le ballon hydrogène ;
Et le ballon n'ayant plus rien qui le maintint,
S'enfuit soudain !

Au cri qu'il pousse alors, sa sœur accourt bien vite,
Oubliant à son tour et ballon et plaisir ;
Elle relève Emile... Et de reprendre ensuite
Son jouet, qu'elle peut aisément ressaisir.
Mais de l'autre ballon rien n'arrêtant la fuite,
Il avait disparu pour ne plus revenir.
Comme Emile pleurait :

“ Mon fils, lui dit le père,
“ Tu viens d'être puni de la bonne façon,
“ Mais ton aventure, j'espère,
“ Pourra te servir de leçon.
“ Ainsi que ce ballon, le bonheur est fragile ;
“ Gracieux, brillant et léger,
“ Et pour nous échapper il est toujours agile ;
“ Gardons-nous de le négliger ;
“ Par la vertu nous devons l'attacher.
“ Plus que toi ta sœur était sage,
“ Avec son contre-poids, mon cher fils ; car, vois tu,
“ Du bonheur d'ici-bas le ballon est l'image.
“ Le contre-poids c'est la vertu.”

[Extrait de l'Ami des Enfants.]

Dimanche dernier, la Procession a été favorisée par un temps magnifique ; on peut dire que le zèle des citoyens s'est signalé par la multitude et l'importance des apprêts. Les rues étaient remarquablement tapissées de verdure, les maisons presque généralement ornées de drapeaux ; la rue du faubourg St. Laurent était en particulier comme une vaste tente triomphale, aux milles couleurs ; enfin, nombre d'arcs de triomphe s'élevaient, admirables pour leurs dimensions, leurs proportions et leur effet imposant. Il y en avait plusieurs dans chacune des rues suivantes, la rue du faubourg St. Laurent, la grande rue Ste. Catherine et la belle rue St. Denis.

Le coup-d'œil du cortège en lui-même offrait un intérêt particulier : plusieurs innovations charmantes le signalaient : à la tête marchaient des milliers d'enfants des Ecoles des Frères, ayant pour la première fois, une bande d'instruments de cuivre, composée par les élèves même. Près d'une vingtaine avec trompettes, cors, cornets et caisses jouaient de temps en temps des fanfares, des pas redoublés, et ensuite formaient l'accompagnement des cantiques en *Chœur*, exécutés par la majorité des enfants.

Cette bande de musique a excité un intérêt universel. Les assistants ne se lassaient pas de voir ces jeunes enfants porteurs de ces puissants instruments, dont ils tiraient des effets merveilleux, en faisant retentir majestueusement les échos des places et des rues qu'ils traversaient. Le nombre des enfants des écoles était considérable : on a pu admirer leur piété, leur bonne tenue, qui fait honneur aux vertus et aux bons soins de leurs parents et de leurs maîtres.

A leur suite s'avançaient dans un bon ordre les jeunes filles, remarquables de modestie habillées tout en blanc et portant des écharpes et des ceintures d'une seule et même couleur, dont l'uniformité simple et de bon goût faisait un effet excellent.

Avant d'aller plus loin, parlons des bannières : il y en avait un nombre considérable, dont quelques-unes de la

plus grande richesse et du meilleur goût. Citons les bannières des enfants des Frères, celles de la société de St. Michel, des Associations de St. Joseph, de St. Patrice, sans compter bien d'autres encore qui leur sont au moins égales; c'était une des principales beautés de la procession. Nous pourrions noter entre toutes, celles exécutées par Mlle. D. qui également ce qui a été fait de mieux en ce genre.

Au coin des grandes rues Ste. Catherine et St. Denis lorsque le St. Sacrement est arrivé au reposoir de l'Eglise St. Jacques, l'ensemble de la Procession était vraiment magnifique; on voyait l'une et l'autre rue remplie de la foule immense des assistants, et en même temps on apercevait la majestueuse ordonnance des deux parties du cortège, celle qui précédait et celle qui suivait.

Tout ce monde recueilli, pénétré, organisé ainsi en Confréries, avec leurs croix et leurs bannières, incliné devant le St. Sacrement, présentant peut-être une assistance de près de trente mille personnes, montrait un de ces spectacles de grandeur que l'on peut rarement contempler en ce monde.

Nous ne parlerons pas de la rentrée à la Paroisse, la place d'armes couverte de monde, les Associations se pressant à la rentrée, le bourdon et la sonnerie retentissant à toute volée, l'orgue faisant éclater les ressources immenses de son orchestre, les cantiques retentissant dans la grande nef et coupés par les sous cuivrés des bandes, tout cela est un spectacle assez connu, puisqu'il se renouvelle à peu près chaque année; mais il est si puissant sur l'âme qu'il semble qu'on le contemple toujours pour la première fois.

Le monde a aussi ses fêtes, tumultueuses et bruyantes, le luxe et l'éclat y sont souvent prodigués; mais si brillantes qu'elles soient, si unanimes qu'elles puissent jamais être, elles manquent toujours de ce recueillement, de cette impression intime, profonde, de cette joie douce et enivrante, de tous ces sentiments à la fois doux et forts qu'excitent dans les âmes, les solennités de religion, et entre toutes les autres celle-ci.

Nous espérons que la fête du St. Sacrement solennisée avec tant de piété, au milieu des épreuves actuelles de l'Eglise, attirera sur cette ville de Montréal, persévérante dans sa foi, de nombreuses et abondantes bénédictions.

M. L. Veillot vient de publier une brochure remarquable: elle est intitulée *Waterloo* et semble destinée à avoir autant de vogue que la dernière, qui en trois jours avait été vendue à 20,000 exemplaires.

Elle examine la question présente, à un point de vue nouveau qui peut rencontrer de nombreuses sympathies en France, parmi les catholiques et même parmi les partisans trop exclusifs du gouvernement.

Voici quel est le fond de son ouvrage, suivant un

Correspondant de Paris. Il y a lutte acharnée et continue entre le Protestantisme et le Catholicisme, et la question religieuse se trouvait au fond des grandes guerres, que l'empire français a soutenues contre l'Europe coalisée.

"La bataille formidable de l'empire, qui a eu son dénouement dans les plaines de Waterloo, était le duel du monde catholique contre le monde protestant.

"Dieu, dans les secrets éternels de sa justice, a accordé la victoire au Protestantisme. Avec les légions de la France toutes les nations catholiques ont été vaincues. L'Italie a été livrée aux Allemands, la Belgique livrée à la Hollande; l'Espagne abaissée au rang de puissance secondaire par l'humiliation de Gibraltar; l'Autriche elle-même a vu son influence dominée par celle de la Prusse; et si elle a gardé sa part de la Pologne, c'est qu'on voulait la rendre à jamais complice du meurtre d'un peuple catholique.

"Les choses ont été ainsi pendant 33 ans: en 1848, cependant, la Papauté menacée par la révolution a été l'occasion de la revanche du monde catholique; la France, en mettant son épée au service de l'Eglise, a reconquis son rang dans le monde.

"Ce mouvement de réparation a duré de 1848 à 1853.

"Mais depuis lors est arrivée une réaction formidable du parti protestant, dit Louis Veillot; ce parti s'est allié à ce qu'il y a de plus redoutable dans la révolution et le socialisme.

Par quel enchaînement de circonstances, est-il advenu que les dépositaires du pouvoir dans des pays catholiques, ont été aveuglés à ce point de paraître pactiser complètement avec les fauteurs de l'anarchie et de l'hérésie?

"C'est cet aveuglement que L. Veillot prétend combattre en montrant l'union intime qui se trouve entre la religion et les intérêts politiques des pays catholiques du Sud, c'est-à-dire la France, l'Espagne et l'Italie.

"La France, l'Espagne et l'Italie, telle est la royauté triple et que pendant cinq siècles les Bourbons ont tenté de constituer; les alliances peuvent être ailleurs; l'union des sentiments, des intérêts et des mœurs ne saurait être que là."

Nous ne jugeons pas cette thèse soutenue par l'éminent publiciste catholique, nous la soumettons simplement à la réflexion de nos lecteurs qui, plus tard, pourront examiner eux-mêmes les arguments suggérés par cette nouvelle manière d'envisager les choses.

Le Ministre de l'Empereur a déclaré formellement que les troupes resteraient sur la flotte en vue de la Syrie, et qu'au premier mouvement elles seraient prêtes à porter un secours, encore plus efficace que la première fois, à la cause des malheureux chrétiens.

Monsieur Rameau est parti samedi dernier pour l'Europe. Dans le peu de mois qu'il a passés en Amérique, il a visité les terres occupées par les Acadiens, le Canada, les groupes de populations Françaises situés au Lac Erié, au Lac Supérieur, St. Louis, le cours du Mississipi, enfin la Louisiane. Nous avons lieu d'espérer que ses nouvelles recherches et ses nouveaux travaux seront consignés dans une nouvelle édition de la

France aux colonies, et en attendant dans plusieurs articles qu'il se propose de publier dans les Revues Françaises.

Le Canada sera donc représenté en France, sous un vrai jour et en connaissance de cause; car l'un des titres de M. Rameau, qui ont été le plus universellement reconnus ici, c'est qu'il avait très-bien compris le avec ses richesses, ses ressources et enfin le caractère et les qualités précieuses de ceux qui l'habitent.

D'un autre côté, ses observations, ses lumières puisées dans l'étude, dans l'expérience, dans la comparaison qu'il pouvait faire de ce pays avec les vieux pays de l'Europe et avec les autres colonies françaises, tout ce recueil de sages réflexions dont il entremêlait ses récits et ses statistiques, nous espérons qu'elles ne seront pas perdues pour le bien général et qu'elles resteront acquises à ce fonds de sagesse, de bon sens et de connaissance des choses qui est le plus précieux trésor d'une société. Nous aurons donc à nous féliciter du voyage de M. Rameau, qui, du reste, peut se renouveler encore, et à nous en féliciter doublement, parce qu'en France il n'oubliera pas le Canada et que le Canada ne l'oubliera pas, non plus que tout ce qu'il a répandu ici des excellentes qualités de son cœur et de son esprit.

Nous reproduisons les paroles si délicates et si bien pirées que M. l'abbé Taschereau, supérieur du grand Séminaire de Québec, et Recteur de l'Université-Laval, lui a adressées à l'une de ses lectures :

« Lorsque, pour la première fois, lui disait-il, vous avez mis le pied sur cette terre d'Amérique, à Québec même, nous avons cru saluer en vous, moins un citoyen de l'ancienne France qu'un compatriote qui, après une longue absence, revient au milieu des siens. Vous étiez non seulement connu, mais désiré. C'est que votre bel ouvrage vous avait précédé. Il nous avait révélé en vous, l'écrivain aux recherches consciencieuses, le penseur aux convictions religieuses, fortes et sûres, l'historien aux vues larges et prévoyantes, mais surtout le cœur pénétré de la plus profonde sympathie pour tous les enfants de la France quelque part que la Providence les ait jetés. Votre livre restera au milieu de nous comme un témoignage toujours vivant de cette sympathie véritable qui se produit au dehors par des conseils utiles et de sages avis.

« Votre voyage inspiré par la même pensée, me semble avoir déjà produit d'heureux résultats qui sont la préparation de ceux que le temps peut amener. Soyez-en persuadé, Monsieur, de même que votre arrivée ici a été saluée comme celui d'un compatriote, votre départ laissera des regrets comme celui d'un ami sincère. »

Les journaux nous ont appris dernièrement la consécration de Mgr. Baudry, appartenant à la maison de St. Sulpice, et aussi célèbre par sa science profonde que par son attachement au St. Siège.

Il a fallu un concours de circonstances extraordinaires pour le tirer de sa solitude et pour l'appeler, malgré

ses résistances les plus vives, aux honneurs de l'Eglise.

Mais l'éclat de son enseignement, la célébrité dont il jouissait dans toute la France auprès du clergé, enfin la part qu'il avait prise à plusieurs ouvrages importants, tout a porté l'attention sur lui et a fini par l'obliger à quitter ses fonctions pour aller employer ses éminentes qualités sur un théâtre plus grand.

Lorsque les ouvrages de Mgr. de Ségur parurent, on put affirmer que M. Baudry pouvait revendiquer une part de leur succès, à cause des conseils et des données qu'il avait lui-même fournis au jeune Prélat.

On fit la même observation sur l'ouvrage remarquable de l'abbé Hugonin, *Ontologie, ou étude sur les lois de la Pensée*, et l'auteur le proclame lui-même dans la préface.

Enfin, dans le dernier livre de M. Nicolas, sur la très-sainte Vierge, on trouve la trace évidente de l'influence de M. Baudry, que M. Nicolas venait souvent consulter dans sa cellule.

Nous ne parlons pas d'autres travaux qui ont attiré non seulement l'attention mais encore l'admiration de tous les gens sérieux.

Cette lumière, qui du fond de sa retraite, projetait une clarté si vive et qui s'étendait chaque jour, a été jugée à la fin digne d'être mise sur le chandelier, pour opérer au milieu du monde lui-même, le bien qu'elle avait commencé si merveilleusement dans l'enceinte d'un séminaire.

Ici, dans cet *Echo* où nous nous plaisons à signaler tout ce qui intéresse l'Eglise, et où nous notons à mesure les titres de gloire des catholiques éminents qui peuvent avoir une heureuse influence dans le monde, nous qui dernièrement avons relevé avec tant d'empressement l'apparition d'un vigoureux défenseur de la vérité dans M. Emile Keller, nous nous faisons un devoir de révéler, en ces pages, la manifestation que Dieu a bien voulu faire en ces temps d'une lumière nouvelle, qui aura, nous en sommes sûrs, sa large part du bien à opérer parmi les fidèles.

Nous extrayons ici quelques fragments d'une notice qui a été publiée sur le nouvel évêque.

« Mgr. Baudry est né en Anjou, en 1817; après avoir étudié tout jeune près d'un de ses oncles, prêtre fort instruit, il passa au petit séminaire de Nantes où il commença à se faire apprécier pour son amour de l'étude et pour sa piété.

« De là il entra au grand séminaire de philosophie, que dirigeait alors M. de Courson; ce fut une faveur du ciel pour M. Baudry que d'être conduit de bonne heure, par la main de la Providence, auprès d'un homme si remarquable.

« Avec ce tact parfait qui formait comme son caractère propre, M. de Courson démêla bien vite, sous la rudesse apparente du jeune Vendéen, une nature d'élite; il l'attacha dès lors à lui, le fit agréger au diocèse de Nantes, et le recommanda d'une manière toute spéciale à son professeur, M. Arondineau. Cet

habile maître ne tarda pas à être fier de son élève ; et plus d'une fois, il lui arriva de s'incliner devant la supériorité de ses observations judicieuses. Les autres élèves, à leur tour, se laissèrent peu à peu, comme subjugués par l'ascendant que donnaient à leur condisciple l'élévation de son esprit, la délicatesse de son cœur et la mâle fermeté de son caractère.

.....
 "Après sa théologie Mgr. Baudry fut nommé professeur de philosophie près de M. de Courson.

"Alors commença, entre ces deux âmes, faites pour se compléter l'une et l'autre, cette union intime, dont la mort seule pouvait rompre les nœuds. Pendant cinq ans, 1841 à 1846, le jeune professeur continua, avec une ardeur sans égale, l'œuvre de son maître et la développa avec un succès toujours croissant. Il était beau de le voir, sous l'œil de son supérieur, se donner sans aucune réserve et à l'enseignement et à la formation des clercs ; ceux qui ont eu le bonheur de vivre sous sa conduite, à cette époque, n'en parlent encore qu'avec émotion.

"M. de Courson étant devenu Supérieur général de St. Sulpice, appela à Paris, M. Baudry qui trouva là une réunion d'élite d'élèves en théologie, qui mettaient le professeur à même de développer toutes les ressources précieuses de sa science et de ses talents.

"Rien ne nous fera oublier, et ici nous sommes assurés d'être l'écho fidèle de nos condisciples, rien ne nous fera oublier les qualités éminentes du penseur, de l'orateur même, que nous n'avons peut-être retrouvées, au même degré, nulle part ailleurs. Élévation d'esprit, largeur de vues, jointes à une incroyable finesse et à l'esprit le plus vif et le plus français, qui éclate sans qu'on s'y attende, au milieu des arguments épineux et du latin souvent barbare de la scolastique ; enthousiasme du philosophe, théologien qui découvre la vérité, et qui la fait passer en traits de feu, de ses lèvres dans les âmes ; enfin, si nous osions ajouter ce titre à un nom peu connu jusqu'à ce jour, génie original et créateur. Voilà ce que nous avons admiré au cours de dogme de M. Baudry ; voilà ce que nos successeurs y ont admiré après nous. Le talent caractéristique de ce professeur si remarquable a été d'ouvrir pour ainsi dire les esprits, de les élargir, de les élever et de les féconder."

Tous ceux qui ont connu M. Baudry savent que ces éloges n'ont rien d'exagéré. Ils sont persuadés d'avance que si la Compagnie de St. Sulpice regrette absolument les circonstances qui ont appelé le savant professeur au milieu du monde, il n'y a pas à douter du bien qu'il y peut faire.

DISCOURS SUR LE R. P. LACORDAIRE,

Prononcé par M. E. SEMPÉ, dans la salle du Cabinet Paroissial, le 10 janvier 1861.

(SUITE.)

Le 11 mai 1824, une de ses lettres tenait le langage suivant : "Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le Barreau ; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au Séminaire de Saint Sulpice. . . Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la Religion y fut déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui, je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé et je l'assure que je ne sais pas

comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare aux différentes époques de sa conviction. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparées. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là ; entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance, au hasard, le bandeau sur les yeux ; on le desserre peu-à-peu, il entrevoit le jour, et à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil."

Le lendemain, le Séminaire de Saint Sulpice, qui a donné tant d'autres illustrations à l'Eglise et à la Patrie, vit entrer dans ses murs, celui dont, quelques années plus tard, l'étonnante parole devait électriser la Capitale ; et par la foi, raffermir sur ses bases l'édifice social, que sapait le scepticisme et les faux enseignements d'une philosophie rationaliste.

Un poète a dit :

"Du devoir il est beau de ne jamais sortir,
 Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir."

Sans accepter ce qu'il peut y avoir de paradoxal dans cette maxime, je ne saurais, Messieurs, vous dissimuler que je la trouve belle et heureusement inspirée ; car, s'il y a quelque chose d'imposant et de majestueux dans cette vie d'un homme qui n'a pas dévié un seul jour, de la route du bien et de la vérité, il y a aussi quelque chose de digne et de bien beau dans cette autre vie de celui qui, après avoir tâtonné quelques instants, comme un aveugle, sur les bords de l'erreur, déchire enfin le bandeau qui lui cachait la lumière, et apercevant l'abîme sous ses pas, a le courage de s'écrier : *Je me suis trompé !*

Je ne veux pas dire par là qu'Henri Lacordaire soit tombé dans les excès où tombe quelquefois le jeune âge ; ne nous a-t-il pas dit lui-même : "Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu." Avoir jeté aux vents les utopies chimériques dont le mirage l'avait d'abord fasciné ; avoir enfin laissé des rêves pour la réalité, voilà ce qui l'honore et lui mérite l'admiration de tous.

On voit souvent des hommes, renonçant aux avantages d'une haute naissance ou aux enivrements que procure la fortune, se consacrer au service de la foi ; un jour même, le monde étonné, vit un empereur descendre de son trône pour s'enfermer dans un cloître. De tels sacrifices sont, sans doute, méritoires, et je m'incline profondément en face de tant d'abnégation ; mais il est sur la terre quelque chose de plus séduisant et de plus digne d'envie qu'une fortune, un blason ou un manteau de pourpre, c'est le prestige qui accompagne le génie. Ce prestige, ces glorieuses couronnes que, de ses doigts de roses, lui dressait l'avenir, cette renommée, dont le crépuscule annonçait un plein-midi étincelant, ce concert d'acclamations que faisaient déjà retentir à son oreille la multitude et la presse, Henri Lacordaire y renonça, donnant au salut de ses semblables toutes les ardeurs de son âme, et son génie à Dieu.

Lorsque son fils entra au Séminaire, madame Lacordaire regretta d'abord les espérances de famille qu'elle plaçait avec amour sur sa tête, mais elle céda bientôt à la vocation visiblement manifestée de son enfant bien-aimé.

"Pardonne-moi, cher enfant, lui-dit-elle, pardonne à mon cœur, à ma faiblesse ; j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède à Dieu !"

Quant ses amis lui faisaient part de leur mariage, le séminariste leur répondait : "J'espère bien me marier un jour ; j'ai une fiancée belle, chaste, immortelle, et notre mariage célébré sur la terre, se consommera dans les cieux. Je ne dirai jamais : *lin-*

quenda domus, et placens uxor. Je suis prêt, comme Polycrate, à jeter mon anneau dans la mer."

Dans la ferreur de sa piété, le futur prédicateur se sentait des transports soudains pour les missions étrangères; "Grand orateur placé à l'ombre de la pourpre, disait-il, je ne ferai rien. Simple missionnaire sans talent, couvert de haillons, et à trois mille lieues de mon pays, je remuerai des royaumes. Toute l'histoire ecclésiastique en fait foi."

Au séminaire il s'essayait, comme ses compagnons d'études, à l'art de la prédication. Voici comment il rendait compte de ces essais. "J'ai prêché, c'est-à-dire que, dans un réfectoire où mangeaient cent trente personnes, j'ai fait entendre ma voix à travers le bruit des assiettes, des cuillers et de tout le service. Je ne crois pas qu'il y ait de position plus défavorable à un orateur que de parler à des hommes qui mangent; Cicéron n'eût pas prononcé les Catilinaires dans un dîner de Sénateurs, à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains, dès la première phrase. Que serait-ce s'il avait eu à leur parler du mystère de l'Incarnation? C'est cependant ce qu'il m'a fallu faire, et j'avoue que, à l'air d'indifférence qui régnait sur tous les visages, à cet aspect d'hommes qui ne semblent pas vous écouter, et dont toute l'attention paraît concentrée dans ce qui est sur leur assiette, il me venait comme des pensées de leur jeter mon bonnet sacré à la tête. Je descendis donc de la chaire avec l'intime persuasion que j'avais horriblement mal prêché. Je dînai à la hâte, j'entrai dans le parterre, et je sus bientôt que mon discours avait produit de l'effet. Je me borne, en terminant cette phrase où il y a déjà passablement d'amour propre et je ne rapporte pas les jugements, les conseils et le reste."

Le 25 septembre 1827, il écrivait: "ce que je voulais faire est fait, je suis prêtre depuis trois jours."

Mgr. de Quélen voulut, mais inutilement, l'attacher à la paroisse de Saint-Sulpice ou à celle de la Madeleine; il n'accepta qu'une place d'aumônier dans un couvent de la Visitation: l'année suivante, sur la demande de Mgr. l'Archevêque, M. de Vatismenil, ministre de l'Instruction publique, le nomma aumônier-adjoint du collège Henry IV. Se trouvant trop faible encore pour lutter du haut de la chaire contre l'erreur et l'impie, durant trois années il médite les Pères de l'Eglise, tout en observant du fond de sa retraite, l'allure du siècle. Au mois de mai 1830, il va passer quelques jours au petit domaine de la Chênaie, en Bretagne, où l'appelle M. de Lamennais. Là, l'Evêque de New-York lui offre une place de vicaire-général, s'il veut le suivre aux Etats-Unis. Persuadé qu'en Amérique devaient émigrer la civilisation et la Foi, l'abbé Lacordaire accepte la proposition, après avoir obtenu le consentement de sa mère et de Mgr. de Quélen, lorsqu'éclate, comme un coup de tonnerre, la révolution de juillet. Lamennais dont les caresses et la gloire l'avaient séduit, s'écrie avec enthousiasme: "C'est le signal de la liberté des peuples en même temps que celui de la renaissance du christianisme." — "L'imagination libérale de l'abbé Lacordaire, dit un auteur, était conquise; il allait être, avec plusieurs catholiques d'élite, l'un des plus brillants satellites de l'astre redoutable qui l'entraînait après lui dans son orbite. Il y avait peut-être alors quelque péril et quelque honneur à rester en France; il resta."

C'est à cette époque que fut fondé le journal *l'Avenir*, de célèbre mémoire. Lamennais, l'abbé Lacordaire, le comte de Montalembert et l'abbé Gerbet en sont les rédacteurs. Assurer par une alliance entre la démocratie et l'évangile, le triomphe universel du Catholicisme, tel est le but que se propose l'auteur de l'essai sur l'indifférence. *l'Avenir* soulève bientôt ces questions volcaniques que les Pontifes condamnent des quatre coins du royaume. L'abbé Lacordaire écrit de magnifiques articles sur la liberté d'enseignement, la liberté de la presse, celle de la Belgique et de la Pologne. Aux mandements des évêques se joignent les plaintes de la justice. Au début de l'année 1831, M. de Lamennais et M. l'abbé Lacordaire comparaissent sur les bancs de la Cour d'Assises. Le futur Dominicain plaide lui-même, se fait applaudir par la multitude, accourue pour l'entendre, et gagne sa cause. Cette victoire attire l'enthousiasme des journalistes, et

la feuille déclare, un beau matin, que la charte de 1830 ayant promis la liberté d'enseignement, elle ne reconnaît à personne le droit de fermer l'école que ses rédacteurs vont ouvrir.

Effectivement une salle est louée, *rue des Beaux-Arts*. L'Université jette les hauts cris. Un commissaire de police entre en écharpe, dans l'école, et commande aux maîtres de se faire et aux élèves de sortir. Un témoin de cette scène en fait la narration suivante:

"Au nom de la loi, cria le commissaire, je somme les enfants ici présents de se retirer!"

L'abbé Lacordaire se tourne vers les enfants et dit: "Au nom de vos parents dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester!"

"Les deux sommations contradictoires se renouvelèrent trois fois; les enfants ne bougeaient pas. Enfin le commissaire fut obligé d'aller chercher des gendarmes qui firent évacuer la salle par la force. On mis les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'école furent traduits devant les tribunaux."

Dans l'intervalle, M. de Montalembert, appelé à la Pairie par la mort de son père, réclama la juridiction de la Chambre où il venait d'entrer, et y conduisit avec lui ses co-accusés. Ils furent condamnés, mais ils eurent la satisfaction de prononcer chacun un très-beau discours devant la plus haute cour du royaume."

La situation de *l'Avenir* se compliquant chaque jour, les trois publicistes reconurent qu'ils avaient trop d'obstacles à vaincre, sans l'appui de l'autorité pontificale; ils suspendirent donc leur journal et partirent pour Rome à la fin de novembre 1831: quelques jours plus tard, une lettre encyclique du Pape devait condamner *l'Avenir*.

Un jour, on vit deux hommes sortir du Vatican, portant tous deux la robe sacerdotale, mais dont la physionomie respirait des sentiments bien opposés.

L'un triste, mais calme, alla s'agenouiller sur le tombeau des Apôtres. Je ne sais pas ce que lui dit la cendre de St. Pierre, mais quand il se releva, il était transfiguré et son visage, que sillonnaient de brillantes larmes, rayonnait de cet éclat inconnu à la terre, dont Raphaël couronne le front de ses archanges.

L'autre, le regard effaré et comme un homme en proie au délire de la fièvre, marchait d'un pas inégal et précipité. Où allait-il? Il ne le savait pas lui-même, je me trompe; il allait sans doute esquisser la première ébauche de cette page à jamais infâme où, suite, à chaque ligne, le sang du juste et l'anathème, et que l'on appelle les *Paroles d'un Croquant*.

Quels étaient ces deux hommes? Vous l'avez dit avant moi, le premier s'appelait Lacordaire, le second Lamennais. Messieurs, s'il y eut un moment solennel et décisif dans la vie de ces deux hommes, c'est celui-là, car il fixa leur avenir. S'il y eut un jour beau et immortel pour le mérite de l'illustre prédicateur, c'est aussi le jour de cette magnanime soumission, car il venait de remporter la plus difficile et la plus glorieuse des victoires, la victoire sur soi-même.

Pour rencontrer un pendant à cet acte d'humilité dans un esprit aussi haut placé que celui de l'abbé Lacordaire, il faut le chercher au firmament des intelligences qui ont illuminé le grand siècle de Louis XIV. Lacordaire et Fénelon, si admirables à tant de titres, seront surtout grands dans la postérité, parcequ'ils ont su se faire humbles et petits devant le vicaire de Jésus-Christ.

Après la condamnation de *l'Avenir*, effrayé de l'orgueilleuse résistance du vieil écrivain, le saint orateur se jeta suppliant à ses genoux et le conjura de se soumettre; Lamennais le repoussa violemment et l'appela traître, mais l'opinion dira quel fut le plus traître, de celui qui après avoir côtoyé quelques heures le précipice de l'erreur, se rendit à la voix de sa conscience et de son Dieu; ou de celui qui, infidèle à la foi jurée, reniant ses pensées de la veille et tout un passé de gloire chrétienne, souilla du sceau de la révolte son front sacerdotal, et d'apostasie en apostasie, en vint enfin à ce degré d'abaissement, après lequel il n'y a plus de retour. Quand on a vu cette prodigieuse intelligence s'élever d'abord au milieu des astres, et qu'on la voit ensuite traîner dans

la boue ces mêmes ailes qui avaient plané si haut, on se demande avec le poète tragique :

“ Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? ”

Messieurs, vous avez deviné ma réponse : “ Au berceau des âges, l'orgueil fit l'ange rebelle ; plus tard, il créa Luther, un jour il devait faire Lamennais.

Après tant d'orages essayés, l'abbé Lacordaire comprit qu'il avait besoin de rentrer dans une vie d'études et de travaux oratoires pour se préparer à la prédication. Il revint M. de Quélen et reparut dans son modeste couvent de la Visitation. Là, entre tous les autres Docteurs de l'Eglise, St. Augustin et St. Thomas d'Aquin furent ses lectures favorites.

Le collège Stanislas, témoin de ses premiers triomphes d'Orateur, l'entendit encore dans sa Chapelle, où il remporta de nouveaux succès. Il improvisait toujours, et sentant qu'il n'avait d'action sur les âmes que par là, il renonça dès lors à rien prononcer d'écrit.

Bientôt les discours au collège Stanislas durent cesser. Deux faits importants signalèrent cette période de la vie du Père Lacordaire.

Il refusa la direction d'un journal politique et religieux qu'on lui proposait : “ Je n'ai pas voulu rentrer dans la carrière du journalisme, dit-il, j'ai fait mon temps de service quoique court, et j'ai reçu assez de blessures pour être réputé invalide.”

Il crut aussi devoir rompre d'une manière ostensible avec l'Auteur des *Paroles d'un croyant*, et il publia ses *considérations sur le système philosophique de M. l'abbé de Lamennais*.

Cette publication accomplie, il alla étudier à Rome, d'où, cédant à l'invitation d'un Prélat, il revint en France prêcher cinq mois dans la Cathédrale de Metz, et publier la *Lettre sur le Saint-Siège*.

De Metz, il retourna pour la troisième fois à la Ville Eternelle, pour entrer, comme novice, dans un couvent de Dominicains. Un jeune prosélyte de Saint Simon, converti par la parole du futur moine, suivit son exemple, et ils prononcèrent leurs vœux ensemble, le six avril 1840, après trois années de noviciat. “ Ce premier disciple de l'apôtre, dit un écrivain, mourut à dix lieues de Rome, au moment où il le ramenait en France avec lui. Le père Lacordaire pleura longtemps ce frère bien-aimé. Six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient sur l'autel.”

Rentré dans son pays, il publia le fameux mémoire pour le rétablissement en France de l'*Ordre des Frères-Prêcheurs*, et la vie de Saint Dominique, dont on ne saurait faire un plus brillant éloge qu'en répétant ce mot de Châteaubriand : “ Dans la vie de Saint Dominique, se trouvent quelques-unes des plus belles pages des lettres-françaises modernes.”

Un jour, un immense auditoire tel que l'antique Cathédrale de Paris n'en avait jamais vu peut-être sous ses voûtes, et qui n'avait plus l'habitude d'admirer l'éloquence et la vertu sous cette forme, vit avec étonnement un homme revêtu d'une robe de laine blanche, les épaules couvertes d'un scapulaire noir, la tête rasée et ceinte seulement d'une couronne de cheveux comme une auréole, apparaître tout-à-coup dans la chaire de Notre-Dame.

J'arrive, Messieurs, à la seconde partie de cette lecture, aux Conférences du père Lacordaire.

“ La propriété dominante du génie du Dominicain dans ses conférences, dit un auteur qui l'a bien jugé, c'est d'implanter dans l'âme de ses auditeurs cette conviction : que la Doctrine chrétienne donne aux peuples qui la possèdent, la nationalité la plus forte, la plus libre, la plus expansive ; que nulle autre religion n'a assuré aux sociétés humaines une pareille liberté civile et politique ; que nulle utopie socialiste ou radicale n'arrivera jamais aux merveilles de l'égalité évangélique, et n'introduira entre le pouvoir et les gouvernés, entre les riches et les pauvres, des liens plus doux d'obéissance et de commandement ; et que nulle autre doctrine n'est plus favorable au développement moral de l'Etat comme de

la famille, à l'ennoblissement des mœurs comme de l'esprit, aux progrès de l'intelligence comme au perfectionnement du cœur.”

Certes, Messieurs, ce sont là de belles vérités, et si les peuples savaient obéir à leur enseignement, l'histoire aurait moins de de révolutions à enregistrer, de sanglantes guerres à décrire et de décadences à constater.

Le premier, il a dessiné du haut de la chaire ces tableaux historiques si frappants et si grandioses, avec ce regard d'aigle qui d'un coup d'œil embrasse toute une époque, et qu'on ne retrouve avant lui que dans l'histoire universelle de Bossuet. Cette habitude de peindre à grands traits dans ses discours la vie des peuples et des dynasties a fait dire à un écrivain qu'il avait mis l'histoire en sermons. Il semble revêtir tous les goûts et tous les défauts du siècle pour mieux le battre avec ses propres armes. Une sorte de double vision lui montre dans les cœurs, les doutes à éteindre et les impressions à exciter. Sa voix sait prendre tour-à-tour l'accent de la foudre, de l'ironie et de l'amour. Son imagination brillante, originale et pittoresque, loin d'embarrasser la marche du raisonnement, lui donne de l'éclat et le rend plus accessible à l'esprit. Son regard et son geste électrisent ou fascinent l'auditeur ; à la fois théologien, poète, philosophe, orateur, historien, il subjugué, par son irrésistible ascendant, et fait fondre en larmes tous les cœurs, ou en admiration.

Veut-il dépeindre le succès transitoire de l'incrédulité au 18e siècle et l'abaissement moral qui le suivit ? écoutez :

“ Que fait cependant l'Eglise ? s'écrie-t-il ; l'Eglise semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles ; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse ; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique ; Bourdaloue ne parle plus en présence des Rois ; Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute : aucune voix puissante ne répond aux gémissements du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour. Les trônes se mêlent à leurs conjurations. Catherine II, du milieu des steppes de la Crimée, au sortir d'une conquête sur la mer ou sur la solitude, écrit des billets tendres à ces heureux génies du moment. Frédéric II leur donne une poignée de main, entre deux victoires ; Joseph II vient les visiter, et dépose la majesté du Saint Empire romain au seuil de leurs académies. Qu'en dites-vous ? que dites-vous du silence de Dieu ? qu'est-ce qu'il fait ? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute ; attendez : une heure, deux heures, trois heures. . . demain matin, ils enterreront le Christ. Ah ! ils lui feront de belles funérailles ; ils ont préparé une procession magnifique ; les cathédrales en seront, elles se mettront en route, et s'en iront deux à deux, comme les fleuves qui vont à l'océan, pour disparaître avec un dernier bruit. Qu'en dites-vous, encore une fois Messieurs ?

“ C'est vrai, Dieu se taisait. Il avait tout ôté à son Eglise, tout, excepté lui ; tout, excepté le triomphe de l'erreur contre l'erreur même. Jamais Dieu jusque-là n'avait laissé à l'erreur son développement total : cette fois, il laissait faire jusqu'au bout. Attendez à notre tour ; et, avant même la fin, regardons dans les mœurs, quels étaient les effets du triomphe de la raison pure.

“ Que faisait dans le monde la chasteté, cette vierge évoquée du tombeau par la doctrine catholique ? Qu'y faisait-elle ? Voici le palais des Rois très-Chrétiens : Dans la chambre où avait dormi Saint-Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise. Des femmes enlevées aux dernières heures du monde jouaient avec la couronne de France ; des descendants des Croisés peuplaient de leur adulation des antichambres déshonorées, et baisaient, en passant, la robe régnaute d'une courtisane, rapportant du trône dans leurs maisons, les vices qu'ils avaient adorés, le mépris des saintes lois du mariage, l'imitation des saturnales de Rome, assaisonnées d'une impiété que les familiers de Néron n'avaient pas connue. Au lieu du soc et de l'épée, une jeunesse immonde ne savait plus manier que le sarcasme contre Dieu et l'impudeur contre l'homme. Au dessus d'elle se traînait la bourgeoisie plus ou moins imitatrice de cette royale corruption, et lançant à sa suite ses fils perdus, comme on voit derrière les puissants rois de la solitude, les lions et leurs pareils, des

animaux plus petits et vils qui les suivent pour lécher leur part du sang répandu...»

« Quel langage ! Messieurs, quels coups de pinceau ! qu'elle sublime peinture ! Ne dirait-on pas Horace Vernet ou David devenus orateurs et transportant dans leurs paroles les mâles couleurs de leurs tableaux ? »

(A CONTINUER.)

XV.—GUÉRISON DE MADAME RIVARD.

Marguerite Desmarais, née dans la paroisse de l'Industrie, âgée de 38 ans, épouse de Monsieur Pierre Rivard, domicilié dans la même paroisse, fut affligée pendant quatre ans, d'une très-grave maladie ; on crut d'abord qu'elle était atteinte de la *Consumption* ; et ensuite on présuma que son mal était plutôt un cancer intérieur.

Durant tout ce temps, elle ne put recevoir aucun soulagement, non-seulement du médecin de sa paroisse, mais encore du traitement que lui prescrivirent les médecins, qu'elle consulta successivement, jusqu'au nombre de treize. Elle passa même six semaines à Montréal, dans l'intention d'y être mieux soignée. Pendant environ trois ans, elle tombait fréquemment sans connaissance et demeurait dans ce triste état jusqu'à deux ou trois heures consécutives.

Enfin, n'espérant aucun secours des moyens humains, et entendant raconter diverses guérisons opérées à l'occasion de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Pitié, elle se procura de l'huile de la lampe qui brûle devant cette statue miraculeuse, commença une neuvaine de prières, et promit de réciter un *Ave Maria*, tous les jours jusqu'à la fin de sa vie.

Pendant sa neuvaine, elle faisait des onctions sur elle-même, aux jointures, où les douleurs se faisaient habituellement sentir ; et à sa grande satisfaction, elle éprouva un changement notable, dès qu'elle commença à faire usage de cette huile. La neuvaine terminée, elle s'en retourna à l'Industrie, plus forte qu'elle n'avait été depuis le commencement de sa maladie, quoique non pas encore délivrée entièrement de ses douleurs précédentes. Son arrivée, après le changement qui venait d'avoir lieu, fit une grande sensation dans la paroisse.

Monseigneur l'Évêque de Montréal, étant venu à l'Industrie, fit à Madame Rivard l'honneur de la visiter, et lui promit même de célébrer pour elle, une messe en l'honneur de Notre-Dame de Pitié. La santé de Madame Rivard est toujours allée, dès ce moment, de mieux en mieux, et depuis un an et demi, elle se porte très-bien. Elle est convaincue qu'elle ne doit sa guérison qu'à la puissante protection de Marie, et c'est la conviction que partagent aussi avec elle une multitude de personnes de l'Industrie, qui l'ayant vue mainte fois avant sa neuvaine regardaient son état, comme tout-à-fait désespéré. Elles se plaisent d'en rendre ici ce té-

moignage public, pour accréditer de plus en plus une dévotion aussi salutaire que l'est celle envers Notre-Dame de Pitié.

Fait à l'Industrie ce 12 Avril 1861.

Marque + de MADAME RIVARD.

Nous soussignés certifions que la déclaration relative à la guérison de Madame Pierre Rivard, s'est trouvée exacte en tous points, et que la dite Dame Rivard ne pouvant la signer a fait sa marque ordinaire en notre présence, ce 12 Avril 1861.

B. H. LEPROHON M. D.

J. O. DÉSILETS Député P. G. S.

ANT. MANSEAU Ptre V. G.

Les Soussignés ayant pris communication de la déclaration ci-dessus, croient pouvoir assurer qu'elle est véridique en tout point, et qu'une cause surnaturelle seule a pu retirer la malade de l'état désespéré où l'avaient réduite plusieurs années de maladie. Ce 16 Avril 1861.

VEUVE M. CURRÉE née Pétrinioux

MADAME DÉSAUNIER

L. G. S. LANGLAIS.

Procession de la Fête-Dieu à Montréal, en 1860,

Par M. C. P. B. élève de Rhétorique au Collège de cette Ville.

Notre chronique était sous presse lorsque nous avons reçu le morceau ci-dessous sur la procession de la Fête-Dieu de l'année dernière. L'actualité et les qualités remarquables du style ainsi que l'élévation des pensées qui distinguent ces lignes, les recommandaient tout naturellement à notre Recueil, et nous les avons accueillies d'autant plus volontiers qu'elles proviennent d'un jeune élève de Rhétorique, M. C. P. B., qui exerce sa plume à esquisser des sujets religieux et nationaux :

« Il était arrivé enfin ce jour si impatientement attendu de la Procession de la Fête-Dieu. Déjà les drapeaux flottaient sur les tours de Notre-Dame, et voilà que toutes les cloches commencent à se balancer dans les airs.

A ce son retentissant et aimé, je me hâtai de me diriger vers le temple saint et j'allai me placer dans une des galeries vis-à-vis du sanctuaire.

Après m'être recueillie quelque temps devant le Dieu du tabernacle, je promenai un long regard sur le peuple qui remplissait l'immense Basilique et je me sentis pénétré d'une émotion indicible à la rue de toute cette foule prosternée aux pieds des autels.

« Quel cœur aurait pu rester insensible à la rue d'un tel spectacle ? Les chants mélodieux qui se faisaient entendre accompagnés par les roulements de l'Orgue, et qui tombant de haut semblaient tomber du ciel ; tant de chrétiens réunis à la fois ; le sanctuaire auguste rempli de lévites revêtus de leurs ornements de fête, la parure magnifique du temple, ces flots d'encens planant sur ces flots de peuple, et par dessus tout, la pensée que Dieu, dans sa bonté, voulait bien s'immoler pour nous sur l'autel, tout, en un mot, contribuait à élever mon âme et à la détacher pour ainsi dire de la terre pour la rapprocher de son Créateur.

Dans mon ravissement, je remerciai Dieu, du plus profond de mon cœur, de m'avoir fait naître au sein de la Religion Catholique et des splendeurs de son culte, et je jurai de lui être toujours fidèle.

J'étais ainsi absorbé dans mes réflexions, lorsque je m'aperçus que la Procession commençait à se mettre en marche.

" Ah! dis-je en moi-même, partez ô Dieu du sanctuaire, allez bénir cette belle Cité de Montréal qui s'est toujours montrée si zélée à votre service; allez sanctifier par votre présence les édifices, les rues que nous parcourons si souvent, bénissez nos demeures, bénissez ce bon peuple, bénissez-moi moi-même."

Je descendis alors pour pouvoir admirer cette marche triomphale. Qu'il était touchant de voir ce grand concours de chrétiens qui, tous en ordre, la tête découverte, défilaient les yeux baissés, la joie peinte sur la figure et la prière sur les lèvres. Ici, de jeunes gens, drapeaux en tête, marchaient en chantant de pieux cantiques. Là, c'étaient les élèves des maisons d'éducation qui chantaient des hymnes en l'honneur du Très-St. Sacrement. On voyait ensuite s'avancer un grand nombre de jeunes vierges qui récitaient des prières et chantaient le cantique de la reconnaissance. Puis, venaient les différents corps de la société. Enfin, les pieux lévites s'avançaient en chantant les magnifiques psaumes de David. Ils entouraient le très Saint-Sacrement porté sous un dais chargé d'or et de pierres précieuses et devant lequel s'élevaient des flots d'encens, symbole de la foi et de la piété du peuple catholique.

La Procession s'avancait ainsi par des rues jonchées de fleurs, passant sous des arcs de triomphe que de pieux Citoyens avaient dressés pour l'occasion, au bruit des cloches et au son des fanfares joyeuses qui resonnaient de tous côtés. Des draperies et des feuillages de toute espèce courraient les maisons. Mille pavillons flottaient sur les toits et dans les rues. On avait suspendu au-dessus de la porte de quelques maisons des tableaux qu'ombrageaient des arbres touffus; des guirlandes de fleurs entremêlées de drapeaux brochés d'or produisaient un ravissant coup d'œil.

Après quelque temps de marche, on arriva à la magnifique Eglise de St. Patrice. Ici, le Dieu trois fois Saint, sorti de son temple de Notre-Dame pour bénir son peuple, s'arrêta et entra au milieu des sons harmonieux de l'Orgue et des chants d'un chœur nombreux. Mon oreille fut d'abord frappée de la mélodie que répétait l'écho de la voûte sacrée. Mais bientôt mes yeux se fixèrent sur le magnifique spectacle que j'avais devant moi. Je voyais une pyramide en feu, au milieu de laquelle brillait l'or du bel ostensor de l'Eglise de Notre-Dame. Tout le sanctuaire était rempli de prêtres, et l'œil charmé n'apercevait de tous côtés que feuillages, fleurs, guirlandes et festons de tout genre. L'on demeura quelque temps dans cette Eglise, après quoi l'on se remit en marche pour retourner à Notre-Dame. Cette fois, il me sembla que la Procession était plus solennelle encore; car la foule s'était groupée plus nombreuse.

L'on revint par la rue la plus large de la ville, et cependant elle semblait étroite pour la multitude. Les protestants même, soit curiosité, soit désir de contribuer à cette belle fête suivaient le peuple de Dieu. Puisse cette grande cérémonie avoir fait impression sur leurs cœurs!

Je remarquai dans la rue que nous parcourions deux jolies décorations. L'une était composée d'un beau tableau représentant la *Vierge à la chaise*, qu'on avait eu soin d'orner de guirlandes et de fleurs.

Au bas de ce tableau pendaient deux drapeaux magnifiques reflétant les rayons du soleil dans l'or éclatant de leurs draperies mouvantes, tandis que des feuillages d'un vert sombre qui semblaient supporter le tout, descendaient, comme en festons, jusque sur les trottoirs.

L'autre était aussi un tableau où l'on voyait Jésus au Calvaire. Des fleurs et des feuillages habilement entremêlés entouraient ce cadre, et de distance en distance, apparaissaient, au milieu de cette verdure, de petites lumières du plus heureux effet.

Pendant que j'étais arrêté à contempler la délicatesse de cette décoration, j'entendis le son de toutes les cloches de Notre-Dame, annonçant le retour de la Procession dans le Saint Temple. J'arrivai à l'Eglise, au moment où elle rentrait et j'allai me placer vers le milieu de l'immense nef.

Bientôt l'orgue commença à se faire entendre dans toute sa

force, puis arrivèrent les *bandes* musicales, puis enfin les lévites psalmodiant les chants sacrés. Ajoutez maintenant à cela le son des cloches, et vous aurez une juste idée du tumulte qui régnait dans le saint temple.

Quoique ce bruit pût être ailleurs désagréable, il a pourtant en cette occasion un bon effet. On voit par ce tumulte que c'est tout un peuple qui, rempli d'amour pour son Dieu, ne veut former qu'une seule voix pour l'adorer.

Cependant le Dieu Tout-Puissant s'avance lentement, il arrive le tumulte cesse. C'est alors que je vis tout un peuple s'agenouiller comme un seul homme, devant son Créateur, le soldat faisant le salut militaire et les officiers inclinant humblement l'épée aux pieds de Jésus-Christ.

A l'aspect de cette foi si imposante, "ô Dieu tout puissant, m'écriai-je tout ému, Vous voyez devant vous tout un peuple qui vous aime; ah! faites-lui la grâce de vous aimer toujours! faites-lui toujours conserver cette foi qu'il proclame si hautement; que toujours elle lui soit aussi chère qu'elle l'était pour ses ancêtres! qu'elle soit toujours dans son printemps!"

Je priai ainsi et me retirai, plein du beau spectacle que j'avais eu sous mes yeux. C'était un des plus beaux de ma vie.

— Parmi les ouvrages nouveaux qui viennent d'être reçus à la librairie de MM. J. B. Rolland et Fils, nous recommandons d'une manière particulière à nos lecteurs la liste suivante des *Ouvrages de Bresciani* qui ont tout l'attrait de l'actualité.

I. *Le Juif de Vérone* ou les sociétés secrètes en Italie, avec lettre approbative et *fac-simile*, 2 vol in-12 br. 1.00.

Le succès immense dont jouit ce roman en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, partout enfin où l'on en a publié une traduction, justifie pleinement l'accueil qui était réservé à celui-ci. La première édition a été enlevée en quelques mois.

II. *Lionello*, faisant suite au *Juif de Vérone* et se rattachant à la république romaine, 1 vol. in-12, br., 50 cts.

Dans le *Juif de Vérone*, le P. Bresciani a montré, dans les faits de l'histoire de Rome et de tout l'Italie, les effets des sociétés secrètes, victorieuses et triomphantes, au Capitole. Dans *Lionello*, il a décrit la forme intrinsèque de ces sociétés.

III. *La République Romaine* se rattachant à *Lionello* et faisant suite au *Juif de Vérone*, 1 vol. in-12, br., 50 cts.

IV. *Don Giovanni*, 1 vol. in-12, bro., 50 cts.

Don Giovanni est un tableau de la charité catholique; les simples et touchants récits de ce livre s'élèvent parfois aux situations les plus émouvantes, sans jamais sortir du domaine de la vie réelle et de l'histoire.

V. *Ubaldo et Irène*, 2 vol., in-12, bro., 1.00.

VI. *Lorenzo* ou le *Conseril* suivi de *Don Giovanni*, 1 vol., in-12, bro., 75 cts.

VII. *Conseils de Tionide au jeune comte de Léon*, pour conserver les fruits d'une bonne éducation; et *Avis à qui pense au Mariage*, 1 vol., in-8, bro., 67 cts.

MM. J. B. Rolland et Fils, ont aussi en mains les mêmes ouvrages reliés.

ERRATUM: Dans la poésie sur *les fleurs*, page 161, au lieu de:

Par les fleurs, les fleurs, les fleurs
La terre
Soit notre gloire!

Lisez:

Par les fleurs, les fleurs, les fleurs
La terre
Sait nous plaire!